

# MEURTRE À LA UNE

Une enquête du commissaire Féra

Roger Moiroud

Éditions ThoT  
Polar



À Grizzly.



## Avertissements

Ce livre est un roman. Les événements qui y sont décrits sont le fruit de la seule imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.



On était début juin. Il était huit heures du matin. Le commissaire Féra, en compagnie de son chien Pluche, prenait son petit-déjeuner sur la terrasse de sa maison. Le soleil, qui avait surgi au-dessus du massif du Revard, apportait déjà une agréable douceur.

Cet instant de tranquillité fut malheureusement perturbé par la sonnerie du portable de Féra. C'était son amie, Claudia Bertoli, journaliste au *Dauphiné libéré*, qui l'appelait. Elle avait l'air bouleversée :

— Philibert, c'est horrible. Ernest Leblanc a été assassiné !

— Où es-tu, Claudia ? lui demanda Féra.

— À l'agence du *Dauphiné*, en face du cadavre d'Ernest. Il est affalé sur le sol. Il a été abattu par un tir dans le dos. Dès mon arrivée, j'ai appelé le SAMU. Ils n'ont pu que constater la mort d'Ernest. Je leur ai demandé de ne pas déplacer le corps, qui était encore chaud.

— Tu as bien fait. J'arrive, lui dit Féra.

Ernest Leblanc était le rédacteur en chef de l'agence du *Dauphiné* d'Aix-les-Bains, le patron de Claudia.

Féra appela aussitôt Gérard Moreau, le substitut du procureur :

— Allez-y, Féra, et tenez-nous au courant.

Féra appela ensuite Christian Kubler, le chef de la police scientifique de Chambéry. Il lui expliqua la situation et lui donna les coordonnées de l'agence :

— Bigre, ça va faire du bruit, dit Christian Kubler. On arrive dans une demi-heure.

Féra se précipita ensuite vers sa Laguna. Un quart d'heure plus tard, il rejoignait Claudia à l'agence du *Dauphiné libéré*.

Claudia l'attendait sur le perron. Elle se jeta dans ses bras et se mit à pleurer. Féra ne l'avait jamais vue dans un tel état. Il la serra contre lui et ils restèrent un long moment ainsi. Les rares passants de l'avenue du Petit-Port leur jetaient des coups d'œil intrigués.

Ils pénétrèrent ensuite dans l'agence. Le journal, implanté depuis plusieurs années avenue du Général-de-Gaulle, avait récemment aménagé dans de nouveaux bureaux, plus spacieux et plus fonctionnels, avenue du Petit-Port. Une grande baie courait le long de l'avenue et apportait une grande clarté dans les bureaux qui donnaient sur la rue. À l'arrière, une petite cuisine était équipée notamment d'un micro-ondes et d'une cafetière. Une porte, à l'opposé de l'avenue, donnait sur une cour où venaient se garer les employés d'une banque toute proche de l'agence.

Leblanc gisait, face contre le plancher, dans l'axe de la porte. Une large tache de sang, dans le dos, à hauteur du cœur, maculait sa chemise. Une tasse à café, brisée, se trouvait sur le sol, à ses côtés.

Claudia expliqua à Féra ce qui, selon elle, avait dû se passer :

— Ernest aimait bien arriver tôt à l'agence. Il était pratiquement toujours le premier. Il avait l'habitude, avant de se mettre au travail, de se préparer un café. Il appréciait,



dans les nouveaux locaux, de pouvoir boire un vrai café dans une vraie tasse en porcelaine. Il allait ensuite le boire, quand le temps le permettait, sur le pas de la porte de derrière. La cour est calme, contrairement à l'avenue du Petit-Port, très passante. C'est souvent là que je le trouvais en arrivant. Je me faisais à mon tour un café et je le rejoignais pour parler des dernières nouvelles et préparer la vidéoconférence que nous avons chaque jour, à neuf heures, avec les autres agences de la Savoie. En t'attendant, j'ai prévenu les autres agences du drame. J'ai aussi alerté la direction au siège du journal.

— L'équipe scientifique nous dira si une ou plusieurs balles ont été tirées, commenta Féra. L'une a apparemment traversé le dos et sans doute atteint le cœur. Leblanc était en train de rentrer dans l'agence, après avoir bu son café. Le meurtrier devait être caché derrière une des voitures garées dans la cour. Lorsque Leblanc s'est retourné, il est sorti de sa cachette et il a tiré, presque à bout portant. Pour les gens qui passaient dans l'avenue du Petit-Port, la détonation a dû être couverte par le bruit de la circulation, à moins qu'il ait utilisé un silencieux. Dans la cour, à l'heure du crime, il n'y avait sûrement personne.

— Oui, confirma Claudia, c'est sûrement ainsi que les choses se sont passées. Cela voudrait dire que le meurtrier connaissait bien les habitudes d'Ernest.

— Oui, Claudia, répondit Féra, nous sommes bien en présence d'un meurtre prémédité, d'un assassinat.

L'équipe scientifique arriva à ce moment-là. Féra leur avait demandé de faire preuve de discrétion et de ne pas actionner leur gyrophare. Féra expliqua à Christian Kubler les circonstances du drame. Un cordon de sécurité fut installé autour de l'agence.

Féra laissa la police scientifique opérer et préféra emmener Claudia au café *Le Bureau*, rue de Genève. Elle commanda un cognac, lui un grand noir et deux croissants. Ils restèrent silencieux un long moment. Claudia buvait son cognac à petites gorgées, les yeux dans le vague. Féra attendit patiemment, en buvant son café, qu'elle ait envie de parler, qu'elle retrouve progressivement ses esprits.

— Il faut que je retourne à l'agence, finit-elle par dire. Il faut que j'explique ce qui s'est passé aux membres de mon équipe.

— Leblanc était-il marié ?

— Non, il était célibataire. Sa seule passion, c'était le journal. Ses parents sont décédés. Il a une sœur, qui habite Paris. Ils ne se voyaient pas souvent.

— Si tu peux me donner son téléphone, je l'appellerai pour la prévenir.

Ils repartirent vers l'agence. Claudia donna à Féra les coordonnées de Léa, la sœur d'Ernest Leblanc. Féra reçut un appel de la police scientifique :

— Commissaire, nous avons terminé nos investigations. Nous avons trouvé des clés dans la poche de la victime. Apparemment des clés d'appartement, mais pas de clé de voiture.

Claudia, qui avait entendu, intervint :

— Ernest habitait un appartement dans un immeuble de la rue Garrod, à quelques centaines de mètres de l'agence. Il venait pratiquement toujours à pied. Sa voiture est certainement dans son garage et les clés chez lui.

— Dès que vous aurez le feu vert du procureur, merci de nous prévenir. Nous irons alors examiner son appartement et son véhicule, dit Christian Kubler.

— Entendu, dit Féra. Je vous rappellerai.

Il téléphona ensuite aux Pompes funèbres pour qu'elles viennent transporter le corps à l'institut médico-légal de Chambéry.

Puis Féra appela le docteur Louise Valin, le médecin légiste, pour la prévenir.

— Un rédacteur en chef ! Ce n'est pas tous les jours que je reçois un client pareil. Dès que nous aurons fini nos analyses, je vous ferai signe.

Claudia s'était installée dans son bureau et passait de nombreux coups de fil. Féra l'aperçut à travers la vitre. Il ne voulut pas la déranger. Il lui fit comprendre par signes qu'il l'appellerait.

Il se rendit au commissariat. Il fit aussitôt venir dans son bureau ses deux adjoints Renaud Durieux et Isabelle Dubaye et leur apprit le drame.

— C'est horrible, s'écria Isa. Quel choc ce doit être pour Claudia.

— J'appelle Marc Verlot, le procureur, déclara Féra.

Marc Verlot reçut Féra l'après-midi même à 14 heures. Dès son arrivée, la secrétaire le conduisit dans le bureau du procureur.

— Sale affaire, dit Marc Verlot. La mort d'un journaliste, c'est toujours très embêtant. Je vous charge de l'enquête, Féra, mais attention, il faut rester très prudent, le terrain risque d'être miné. Et, surtout, pas d'initiatives intempestives. Tenez-moi au courant régulièrement du déroulement des opérations.

Dès l'entretien terminé, en sortant du palais de justice de Chambéry, Féra appela Claudia :

— Je passe te prendre ce soir à l'agence à 19 heures, si ça te va.

— OK, répondit Claudia d'une voix faible. À tout à l'heure.

Il alla ensuite s'installer à la terrasse du Café du palais. Il commanda une Guinness et appela la sœur d'Ernest Leblanc. Il tomba sur un répondeur et laissa un message, lui demandant de le rappeler. Il se présenta comme un ami de son frère et ne mentionna pas son titre de commissaire.

Verlot avait raison, cette enquête allait être très difficile à conduire car la pression médiatique allait être très forte.

Féra rappela Gérard Moreau. Celui-ci proposa à Féra d'organiser, dès le lendemain matin à 11 heures, une conférence de presse au palais de justice, en présence de Verlot. Même si la police avait encore peu de choses à dire, il fallait montrer à la presse qu'elle était présente et qu'elle avait déjà commencé son travail. La secrétaire de Moreau se chargea aussitôt d'informer les journalistes.

Féra risquait d'être sollicité pour des interviews par la télé, par la radio et par la presse écrite. D'habitude il refusait de s'exprimer tant que l'enquête n'était pas terminée. Ici, compte tenu de la personnalité de la victime, il lui serait difficile d'échapper aux médias.

Il allait partir du café, quand son portable sonna. C'était la sœur de Leblanc.

— Merci de me rappeler, dit Féra.

— Je ne pense pas vous connaître, fit remarquer Léa.

— En fait, je suis commissaire de police. Je voulais vous prévenir : il est arrivé quelque chose à votre frère.

— Mon Dieu. Que lui est-il arrivé ?

— J'ai le regret de vous annoncer la mort d'Ernest. Il a été assassiné ce matin.

Il y eut un long silence avant que Léa reprenne :

— C'est affreux. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Féra lui raconta succinctement les circonstances du drame.

— On connaît l'assassin ? demanda-t-elle.

— Non, l'enquête ne fait que commencer. Je vous tiendrai au courant.

— Je vais venir à Aix-les-Bains, dit Léa.

Féra revint ensuite au commissariat. Il fit avec Renaud et Isa un point de la situation :

— Les circonstances sont inhabituelles, leur dit-il. Cette fois, la victime est clairement identifiée et, par Claudia, nous aurons toutes les informations nécessaires sur son patron, Ernest Leblanc. Peut-être Claudia pourra-t-elle aussi nous indiquer des pistes pour l'enquête. J'irai à l'institut médico-légal dès que Louise Valin me fera signe. Je pense avoir demain, dans la journée, le rapport de la police scientifique. Compte tenu de la personnalité de la victime, nous allons être très sollicités après la conférence de presse. Nous essayerons de faire face même si nous n'avons pas encore grand-chose à dire. Des questions ?

— C'est délicat, patron, dit Renaud. Mais ne peut-on pas considérer que Claudia Bertoli fait partie des suspects ? Son témoignage peut être sujet à caution.

Renaud avait formulé cette hypothèse avec une gêne évidente. Il connaissait, tout comme Isa, les relations étroites qui unissaient, depuis longtemps, Féra et Claudia.

— Aucune piste ne doit être écartée, répondit calmement Féra. À ce point de l'enquête, en raison de sa proximité avec Leblanc, Claudia peut être suspectée. Mais le fait qu'elle le connaisse très bien nous sera utile, même si nous devons utiliser d'autres sources. C'est d'ailleurs ce que vous ferez dès demain : vous vous procurerez, auprès de Claudia, la liste de tous les correspondants du *Dauphiné* de l'agence d'Aix-les-Bains : ils écrivent de temps en temps des articles mais ne sont pas des salariés du journal. Il faut, bien sûr, rechercher d'éventuels ennemis de Leblanc, savoir s'il a

été mêlé à des affaires, s'il a écrit des articles susceptibles de susciter des réactions violentes de la part de certaines personnes.

— Claudia pourra aussi nous ouvrir les archives du *Dauphiné*, dit Isa. Nous aurons ainsi accès à tous les articles écrits par Leblanc au cours de sa carrière et notamment ces dernières années.

— Je vous propose donc, dit Féra, de nous retrouver demain matin, à huit heures, à l'agence du *Dauphiné*. Je pense que vous pourrez ainsi, avant la conférence de presse, demander à Claudia de vous procurer les éléments nécessaires à vos recherches.

Féra rentra ensuite chez lui. En ouvrant la porte, il remarqua une large flaque juste devant lui. Blotti dans sa pаниère, Pluche, tout tremblant, ne vint pas, comme d'habitude, lui faire des fêtes. Féra se souvint que le matin, à l'annonce du meurtre de Leblanc, il n'avait pas eu le temps de sortir Pluche. Le pauvre avait dû se retenir autant qu'il avait pu. Féra nettoya la flaque avec une serpillière et partit aussitôt faire le tour du golf avec Pluche, heureux de ne pas avoir été grondé.

Cette affaire tracassait Féra. Comme Renaud l'avait bien compris, Claudia se trouvait, par la force des choses, au cœur de cette enquête. Impossible donc de ne pas la solliciter, impossible de ne pas la suspecter. Se dessaisir de l'enquête, laisser à quelqu'un d'autre le soin de s'en occuper ? Proposer à Verlot de désigner son collègue Marchand, le commissaire de Chambéry ? Pas question. C'était à lui de mener cette enquête et Claudia ne comprendrait pas qu'il ne s'en charge pas.

Il ramena Pluche à la maison et il alla à 19 heures chercher Claudia à l'agence. Il entendit dans la voiture l'annonce du meurtre d'Ernest Leblanc dans le bulletin d'information

d'*Europe 1*. Claudia l'attendait sur le seuil. Elle monta à côté de lui sans un mot.

— Je pensais qu'on pourrait aller dîner à la *Maison des pêcheurs*. Est-ce que ça te va ?

Elle hocha simplement la tête.

Féra rejoignit les bords du lac et se gara sur le parking du restaurant. Le temps était très doux, et ils auraient pu dîner sur la grande terrasse qui surplombe le lac, mais ils préférèrent s'installer à l'intérieur pour être plus tranquilles.

Contrairement à son habitude, Claudia restait prostrée, silencieuse.

— Un filet de lavaret, ça t'ira ? lui demanda Féra.

Elle lui fit signe que oui.

Ils mangèrent en silence. Féra ne chercha pas à intervenir. Il savait qu'il fallait attendre qu'elle émerge du drame qu'elle venait de vivre. Tout ce qu'il pouvait lui apporter, dans l'immédiat, c'était sa présence auprès d'elle.

Lorsqu'ils quittèrent le restaurant, elle lui dit seulement :

— Merci de me reconduire chez moi. J'ai besoin d'être seule.

Cette nuit-là, Féra eut du mal à dormir. Il ne fit pas vraiment de cauchemar mais les visages de Leblanc et de Claudia tournaient sans cesse dans sa tête, comme un manège infernal.

Curieusement, dans ces apparitions, Claudia ne semblait pas abattue comme pendant leur dîner. Elle avait un rire sardonique que Féra ne lui avait jamais connu. Pour chasser ces visions angoissantes, Féra alluma sa lampe de chevet et reprit la lecture du *Coup de filet*, le roman de Camilleri qu'il avait commencé depuis deux jours.

Le lendemain, il fut réveillé par son radio-réveil : la lumière était restée allumée et il tenait encore le livre entre ses mains.